

LA MISSION DE SAINT PHILIPPE NERI

par John Henry Newman

(Prêché à l'Oratoire de Birmingham)¹

Le sermon « The Mission of St Philip Neri » fut prêché en deux parties, les 15 et 18 janvier 1850, à l'Oratoire de Birmingham, pour marquer le deuxième anniversaire de la fondation de l'Oratoire en Angleterre. Il fut publié ensuite dans Sermons Preached on Various Occasions en 1857. Newman s'adresse à un public constitué à la fois des Pères et Frères de l'Oratoire et d'amis laïcs de la communauté. Ce long sermon contient le portrait le plus détaillé de saint Philippe que nous possédons de l'auteur.

Le lecteur moderne peut se trouver quelque peu gêné par le portrait assez mélodramatique que Newman nous brosse dans ce sermon de la Renaissance italienne. Spécialiste de l'histoire de l'Église des premiers siècles, il reste tributaire ici de la vision de la Renaissance courante à son époque, marquée par le romantisme. Son langage aussi est caractérisé par l'hyperbole et la recherche d'effets : on y trouve une profusion de mots comme « bouleversement », « passion », « génie », « intoxication », « débauche », « idolâtrie », « iniquité », et ainsi de suite. Force est de constater que, pendant quelques années, le style du prédicateur se laisse influencer par la grandiloquence de certains grands prédicateurs catholiques d'alors ! Enfin, il faut reconnaître, à la lumière de recherches historiques plus récentes, que son portrait du grand réformateur dominicain de Florence, Jérôme Savonarole (1452-1498), demanderait à être corrigé : le désir de Newman de créer une typologie – mettant en contraste deux attitudes opposées envers la « culture » profane et deux méthodes de réforme – conduit à des simplifications excessives.

Cependant, le véritable intérêt de ce texte est ailleurs. Newman ne parle pas d'abord ici en historien, mais en guide moral et spirituel. À ses auditeurs laïcs, il affirme au sujet de Philippe que c'est en « méditant sur ce sujet que vous comprendrez plus clairement ce que l'Oratoire se propose de faire pour vous » ; et aux Pères de l'Oratoire, il propose de montrer comment lui et eux peuvent « trouver dans son œuvre et dans sa manière de l'accomplir un modèle pour nous aujourd'hui ».

La première source d'intérêt de ce sermon se trouve donc dans ce que Newman montre de l'attitude de Philippe envers les hommes et la culture, à travers le contraste qu'il établit entre celui-ci et Savonarole. Ce dernier, qui domina la ville de Florence de 1491, date à laquelle il devint prieur du couvent des Dominicains, jusqu'à sa mort sur le bûcher en 1498, agissait par la violence, à la fois verbale et physique. Il vitupérait, apostrophait, dénonçait, condamnait ; et il exigea et organisa la destruction de tout ce qui à ses yeux était contraire à la pureté d'un idéal chrétien profondément ascétique. Aussi condamnait-il en particulier la totalité de la culture antique parvenue jusqu'à nous et tous les fruits de la créativité artistique des hommes de son temps, et invita par deux fois la population de Florence à jeter tous ces objets sur un immense bûcher auquel on mit ensuite le feu. Enfin, dit Newman, il oublia l'humilité, valeur fondamentale pour l'auteur comme pour Philippe : il « devint présomptueux » et « s'exalta lui-même ». Sa chute s'ensuivit rapidement, et la réforme qu'il avait réalisée à Florence fut de courte durée. Philippe, en revanche, fit preuve à Rome de

¹ [Sermon n° XII des *Sermons Preached on Various Occasions* (appelés parfois *Occasional Sermons*), Londres, Burns, Oates & Co, 4^e éd., 1874, p. 199-242. Les notes entre crochets sont du traducteur. Les autres notes sont de l'auteur.]

douceur, d'amabilité et d'humilité ; il accueillit avec bienveillance la culture « profane », préférant chercher à la transformer de l'intérieur. Ainsi poursuivit-il « les objectifs de Savonarole, mais non pas par les méthodes de Savonarole » ; et il réalisa ainsi une œuvre beaucoup plus durable.

La deuxième source d'intérêt du sermon réside dans les affirmations de Newman concernant les rapports entre Philippe et les « trois patriarches vénérables » de l'Église latine, saint Benoît, saint Dominique et saint Ignace de Loyola. Ces pages comportent, il faut bien le reconnaître, un élément de spéculation de la part de l'auteur. Ce qu'il dit sur Philippe et saint Benoît reste largement hypothétique, car nous ne possédons aucun renseignement précis sur un éventuel séjour de Philippe au célèbre monastère bénédictin du Mont Cassin. Ce qui est certain, en revanche, c'est que Philippe était profondément marqué par la spiritualité monastique, tant celle des Pères du désert que celle de la tradition bénédictine primitive, et qu'il garda toute sa vie durant quelque chose d'un « moine » en plein cœur de la ville. Ce que Newman dit des rapports entre Philippe et les dominicains paraît beaucoup mieux fondé, car les données historiques ici sont nombreuses. Quant à un éventuel rapport entre Philippe et saint Ignace, il semble certain que les deux hommes se sont rencontrés – c'est même le contraire qui serait étonnant – mais nous ne savons rien de l'étendue de leurs relations. En revanche, Philippe connaissait et vénérât certains des compagnons d'Ignace, notamment saint François Xavier.

Mais il faut voir avant tout, ici encore, dans ces trois portraits la création encore une fois d'une typologie : les trois figures de Benoît, de Dominique et d'Ignace représentent trois attitudes possibles face à Dieu, à l'Église et au monde, attitudes qui correspondent grosso modo à trois époques historiques successives mais sans s'identifier pourtant avec elles. Ces trois attitudes sont, respectivement : l'appel à la vie contemplative, la recherche de Dieu dans le silence et la solitude ; l'effort pour réconcilier la foi avec la culture et le savoir « profanes » ; et le rapprochement entre l'Église et le « monde », avec la possibilité de suivre le chemin de la sainteté dans le « monde ». Philippe les illustre et les réunit toutes les trois : « comme il apprit de saint Benoît ce qu'il devait être, et de saint Dominique ce qu'il devait faire, [...] il apprit de saint Ignace comment il devait le faire ». Dans cette triple influence sur Philippe de Benoît, de Dominique et d'Ignace, on peut voir quelque chose de l'admiration de Newman lui-même pour la spiritualité de ces trois grands fondateurs et pour les ordres qu'ils fondèrent.

Enfin, la troisième source d'intérêt du sermon se trouve dans le rapport établi par Newman entre le monachisme primitif – en particulier celui du temps de saint Benoît – et l'Oratoire fondé par saint Philippe.

Le sermon se termine par une évocation du rayonnement extraordinaire exercé par Philippe sur la ville de Rome, grâce à sa douceur, à son amabilité, à sa disponibilité, à son humilité profonde, et enfin à son art d'être (comme saint Paul) « tout à tous ».

Introduction de Keith Beaumont.

Et ego novissimus evigilavi, et quasi qui colligit acinos post vindemiatos. In benedictione Dei et ipse speravi, et quasi qui vindemiat, replevi torcular. Respicite quoniam non mihi soli laboravi, sed omnibus exquirentibus disciplinam. (*Eccl.*, xxxiii, 16-18)

Pour moi, dernier venu, j'ai veillé comme un grappilleur après les vendangeurs. Par la bénédiction du Seigneur j'arrive le premier et comme le vendangeur j'ai rempli le pressoir. Reconnaissez que je n'ai pas travaillé pour moi seul, mais pour tous ceux qui cherchent l'instruction. (*Eccl.* 33, 16-18)²

I

Le portrait de saint Philippe est à jamais dans cette chapelle, et son image est à jamais présente à nos esprits. Ceci est vrai non seulement pour nous qui appartenons à sa congrégation, et qui nous sommes consacrés à son service, mais aussi pour vous, mes chers frères et enfants, qui venez ici adorer Dieu sous son invocation – vous qui, j'en suis convaincu, l'emportez avec vous dans vos demeures, et découvrez par expérience les bienfaits d'un tel patron. Nous faisons ici mémoire de lui quotidiennement, et l'octave de sa fête dure tout au long de l'année. À aucun moment il n'est nécessaire de le rappeler à votre souvenir ; à cette époque de l'année, il n'existe aucune raison particulière, ni tirée de la liturgie ni tirée de la coutume, qui justifie ou impose cette célébration. Et cependant, en ce qui nous concerne, il est plus naturel de penser à lui et de parler de lui en ce temps-ci qu'à tout autre moment, car nous approchons de l'anniversaire de son arrivée en Angleterre et à Birmingham, et nous remercions notre Dieu de bonté, par une série de dévotions, pour toutes les grâces qui, par l'intercession de saint Philippe, ont été répandues sur nous au cours de ces deux dernières années. Nous arrivons à la fin de la deuxième année depuis l'introduction³ de l'Oratoire en Angleterre ; à la fin de la première année depuis son installation dans cette grande ville⁴, où le bref apostolique l'envoya. Nos perspectives, nous le savons bien, s'élargiront et nos succès se multiplieront au fil du temps ; et nous serons peut-être à même de poser les fondements d'Oratoires dans d'autres lieux ou de leur fournir des membres ; mais, si le proverbe est vrai qui dit que « celui qui commence, a déjà fait la moitié du travail », nous avons reçu il y a un an une grâce telle que jamais nous ne pourrions en recevoir de pareille.

Si, en cette période, nous nous tournons vers lui, ce n'est pas seulement en raison de notre gratitude pour tous les bienfaits que notre cher Saint et Père nous a procurés, mais aussi parce qu'il nous offre un modèle indispensable lorsqu'il s'agit de montrer notre reconnaissance envers Dieu. Celui qui nous a obtenu les grâces de Dieu, mes chers pères de l'Oratoire, doit aussi nous apprendre à les employer dignement ; et cela nous conduit à réfléchir et à méditer en même temps sur sa personne et sur son histoire, comme si c'était en ce moment même sa fête annuelle ; à examiner attentivement les traits particuliers de son caractère et les périodes les plus mémorables de sa vie, sinon dans son intérêt, du moins dans le nôtre ; sinon pour lui rendre honneur, du moins afin de nous laisser guider nous-mêmes, en raison de la lumière que jette sur notre vocation, nos obligations et notre travail tout ce qu'on nous rapporte de lui ; car c'est seulement lorsque nous agissons comme lui que nous sommes ses vrais disciples. Qui plus est, bien qu'il s'agisse là d'un sujet qui nous regarde en premier,

² [Traduction de la Bible de Jérusalem.]

³ Le 2 février 1848. [En fait, Newman se trompe de date : l'Oratoire fut érigé canoniquement le 1^{er} février 1848.]

⁴ Birmingham.

nous, les membres de l'Oratoire, c'est un sujet qui ne doit pas manquer d'intérêt pour ceux aussi qui, comme vous, mes frères, ont recours à notre ministère ; car, alors qu'il existe au sein de notre immense Église catholique beaucoup de professions, de missions et d'activités, en méditant sur ce sujet vous comprendrez plus clairement ce que l'Oratoire propose de faire pour vous en particulier.

Examinons, donc, la nature de l'époque où vécut Philippe, et la place qu'il y tient ; ce qu'il fut appelé à faire, comment il le fit, et comment nous, mes chers pères de l'Oratoire, pouvons trouver dans son œuvre et dans sa manière de l'accomplir un modèle pour nous aujourd'hui.

1. Son époque fut telle que jamais l'Église n'en vit de semblable, ni avant ni après, et que le monde n'en verra pas avant longtemps ; non seulement, en fait, elle présentait un caractère unique, mais elle mit singulièrement et rudement à l'épreuve la foi et la charité des enfants de l'Église. Ce fut un temps de crise et de danger, « de la chute et du relèvement d'un grand nombre en Israël »⁵. Notre Seigneur miséricordieux, nous le savons bien, ne l'abandonnera jamais ; il la soutiendra dans tous les périls, et elle durera aussi longtemps que durera le monde. Mais, si jamais il exista une époque où il semblait se préparer à l'abandonner, ce ne fut pas l'ère des persécutions, qui vit des milliers et des milliers de ses enfants les plus fidèles retranchés de son corps, et son troupeau décimé ; ce ne fut pas le Moyen Age, lorsque la férocité du soldat et la subtilité du sophiste menaçaient l'Église ; non, ce fut l'époque morne, qui touchait alors à sa fin et atteignait son apogée, où Philippe commença son œuvre. Un grand écrivain, l'un de ses propres fils, le cardinal Baronius, a dit de cette époque sombre que ce fut un temps où Notre Seigneur semblait dormir dans la barque de Pierre ; mais il existe un autre passage de l'Évangile encore plus étonnant que le récit de ce sommeil, et qui trouva un accomplissement encore plus étrange à l'époque dont je dois parler. Il y eut un moment où Satan s'empara corporellement du Roi des Saints, et le transporta où il voulut. Notre Très-saint Seigneur et Sauveur fut alors pris dans l'étreinte de l'ambition, de l'avarice et de l'impureté ; et, de manière semblable, son Église aussi, à sa suite, quoique remplie de dons divins, l'épouse immaculée, l'oracle de la Vérité, la voix du Saint Esprit, infaillible en matière de foi et de morale, que ce soit dans la chaire de son Souverain Pontife ou dans l'unité de son épiscopat, se trouva néanmoins à cette époque tellement environnée par le péché et la licence, tellement mêlée à eux, qu'elle parut aux yeux du monde être ce qu'elle n'était pas. Jamais ceux qui la gouvernaient, à l'échelon le plus élevé comme au plus bas, ne furent si près de compromettre ce qui ne peut jamais être compromis ; jamais si près de nier en privé ce qu'ils enseignaient publiquement, et de défaire par leurs vies ce qu'ils professaient de leur bouche ; jamais ils ne furent aussi remplis de vanité, aussi tentés par l'orgueil, aussi hantés par la concupiscence ; jamais ils ne respirèrent une atmosphère aussi empoisonnée, ne furent embrassés par des amis aussi perfides, ne s'exposèrent à des spectacles aussi honteux, ne portèrent des vêtements aussi trempés de sang, qu'au cours de cette longue période au terme de laquelle et pendant laquelle saint Philippe vint au monde. Hélas pour nous, mes frères, le scandale des faits accomplis alors en Italie pèse sur nous dans l'Angleterre d'aujourd'hui !

Ce fut une époque où l'entêtement passionné du baron féodal gardait encore sa vigueur ; où la civilisation, encore impuissante à réduire les injustices de la société dans son ensemble, procurait aux princes et aux nobles autant de richesses qu'auparavant, et moins d'occasions de souffrance ; où elle augmentait leur splendeur, et diminuait leurs obligations et leurs risques ; où elle servait de voile aux vices au lieu de les extirper ; où elle rendait la vengeance certaine en enseignant l'art de l'accomplir avec perfidie, et l'incroyance vénérable

⁵ [Lc 2, 34. Les traductions sont celles de la Bible de Jérusalem.]

en prouvant son ancienneté. Tels furent les traits marquants de l'époque de saint Philippe ; ce fut Florence, le lieu de sa naissance, qui en offrit l'exemple le plus achevé et, après Florence, Rome, sa ville d'adoption.

Florence était alors la ville la plus intellectuelle, la plus magnifique, d'Italie. A peu près un siècle auparavant, l'un de ses marchands et banquiers les plus riches⁶ était devenu effectivement son souverain, et avait transmis son pouvoir à ses descendants, qui le possédaient toujours. L'histoire de cette famille est intimement liée à celle du Saint-Siège ; parfois les deux étaient ennemis ; parfois (cela se produisit trois ou quatre fois) la famille finit par lui donner un prince de son propre sang pour l'occuper ; mais, que ce fût en alliance avec le Saint-Siège ou en guerre contre lui, que ce fût à Florence ou à Rome, ses membres exercèrent, au moins pendant de longues années, une influence préjudiciable à son bien-être véritable, c'est-à-dire à ses intérêts proprement religieux.

Ce fut l'époque de la renaissance de ce qu'on appelle la civilisation classique, c'est-à-dire de la culture de la Grèce et de la Rome antiques. Constantinople était tombée depuis peu entre les mains des Turcs, qui la détiennent toujours ; ses savants, avec leurs traditions et leurs manuscrits, s'enfuirent en Italie, et trouvèrent refuge à Florence auprès de cette famille puissante. Les chefs de cette famille devinrent les protecteurs particuliers des lettres et des arts, et se mirent à la tête de la renaissance classique. Sous leurs auspices, des écoles publiques s'ouvrirent ; la langue grecque fut étudiée ; une académie de philosophie fut instituée ; une bibliothèque fut fondée, et installée dans le couvent dominicain de Saint-Marc. Son bibliothécaire devint par la suite pape⁷ et fonda à Rome la célèbre bibliothèque du Vatican. Des collections de livres écrits dans les langues orientales – l'hébreu, l'arabe, même le sanscrit – furent constituées ; des ouvrages perdus d'auteurs grecs et romains furent redécouverts et publiés.

Jusque-là, comme vous pouvez le voir, il y avait peu de choses qui méritaient la condamnation ; le renouveau des connaissances était en lui-même un grand bienfait pour l'humanité, et les efforts qu'il nécessitait étaient orientés vers le bien. Mais, dans ce monde, le mal suit le bien comme son ombre, et la nature humaine pervertit et corrompt ce qui est en soi innocent ou digne de louange. Ainsi, dans le cas présent, la recherche de l'antique savoir devint une passion. Au fur et à mesure qu'on pillait les cloîtres de l'Orient qui tombaient en ruines, et qu'on trouvait et déchiffrait des manuscrits, au fur et à mesure qu'on fouillait les ruines d'édifices païens, qu'on enlevait les monceaux de terre qui les recouvraient, et qu'on déterrait les sculptures de l'art antique, une émotion incontrôlable, une griserie, s'emparait des hommes de toutes classes engagés dans ce travail. Elle s'empara des jeunes aussi bien que des vieux : tandis qu'un archéologue célèbre⁸ passait cinquante ans de sa vie à la recherche d'auteurs anciens, et qu'un autre⁹ voyait ses cheveux blanchir après avoir perdu dans un naufrage sa cargaison de découvertes, des dames nobles devenaient des prodiges d'érudition, et un jeune homme de vingt ans¹⁰ se présentait à Rome comme ayant une connaissance parfaite de vingt-deux langues et proposait neuf cents thèses à discuter.

Le merveilleux art de l'imprimerie, découvert depuis peu, ajoutait encore à l'enthousiasme, non seulement en raison de ses réalisations immédiates, mais aussi à cause des perspectives radieuses qu'il laissait entrevoir pour le progrès du savoir et de la société.

Et tout cela, d'ailleurs, ne constituait pas la limite des découvertes faites à cette époque remarquable : la nouvelle parvint en Europe de l'existence d'un autre continent au-delà de l'Océan ; l'Amérique, du Nord et du Sud, fut connue de l'Europe, et l'étendue du monde fut

⁶ Cosme de Médicis.

⁷ Nicolas V.

⁸ Poggio.

⁹ Guarino.

¹⁰ Pic de la Mirandole.

multipliée par deux. Les récits les plus étranges, vrais ou faux, circulaient, concernant les richesses – or, argent, pierres précieuses, animaux, plantes – du nouvel hémisphère. L'esprit du public fut agité de mille fantasmes ; personne ne savait ce qui allait advenir ; on pouvait s'attendre à tout ; une ère nouvelle s'était ouverte pour le monde, et d'énormes changements, politiques et sociaux, se préparaient. Ce fut un bouleversement de la colossale intelligence de l'homme ; il se rendit compte qu'il possédait des puissances et des ressources dont il n'avait eu aucune conscience jusque-là, et dont il se mit à idolâtrer par avance les triomphes.

Et alors, pendant que le monde devenait si fort, l'Église, de son côté, se trouva proportionnellement faible, en ce qui concerne les instruments humains de son pouvoir. Certes, sa splendeur temporelle était alors grande ; grande aussi sa puissance divine et invisible, comme elle le sera toujours ; mais dans les éléments ordinaires de sa grandeur et les armes de son succès, dans l'ordre et la discipline, dans la vigilance pastorale, dans la sainteté de ses membres individuels, à tous ces égards elle se trouvait en position de faiblesse. Je n'aime pas – et vous, mes frères, vous ne le souhaiteriez pas – m'étendre longuement sur un sujet si pénible. Les grandes familles d'Italie intriguèrent et luttèrent afin de posséder dans l'Église le pouvoir suprême, comme s'il s'agissait d'une simple principauté terrestre. Et pour cette raison elle fut incapable, en ces temps-là, faute de défenseurs en nombre suffisant, de faire face au mouvement d'enthousiasme passionné que je viens de décrire, et par lequel elle était assaillie à l'intérieur et à l'extérieur. Toutes choses sont bonnes à leur place : l'érudition et le savoir humains, les créations du génie, les merveilles de la nature, tout cela, comme je l'ai dit, a son utilité, lorsque tout est subordonné à la foi et à l'adoration de Dieu ; mais tout cela n'est rien d'autre qu'un abus, si on lui permet d'envahir complètement l'esprit, et si l'on n'accorde par conséquent à la religion qu'une place secondaire. Et pourtant, ces choses sont si fascinantes, si enchanteresses, si présentes, si tangibles, si fortes dans leur influence que, si les veilleurs de la Cité Sainte ne sont pas sans cesse aux aguets, elles sont presque assurées d'agir au détriment des intérêts suprêmes de l'homme. Il en était ainsi à l'époque dont je parle ; on préférait ce qui était beau à ce qui était vrai ; ou plutôt, on préférait la beauté de la créature à la beauté transcendante du Créateur. On permettait à la nature et à l'art, aux richesses matérielles, à l'esprit créateur, d'envahir et d'opprimer l'Église, au lieu de la servir. Le monde entra par la force dans ses enceintes sacrées, et les embellit à sa façon. Il s'adressa à ses dirigeants, qui étaient déjà affaiblis par l'hommage des nations ; et il s'efforça de les persuader de déguiser l'auguste épouse de l'Agneau avec de vieux habits païens, elle dont l'avènement avait autrefois provoqué leur destruction. Il aurait mieux valu, et de loin, lui demander de participer aux rites abolis de la Loi mosaïque, que de lui imposer la littérature classique à la place de l'enseignement des saints Pères. C'était Satan qui la transportait sur une haute montagne, et qui lui montrait tous les royaumes de la terre et leur gloire, dans l'espoir de la tenter au point de lui faire oublier sa mission.

« Mangez et buvez, car demain nous mourrons »¹¹ : ainsi disaient autrefois les païens ; et ainsi disaient maintenant, presque dans les mêmes termes, des chrétiens, non pas, bien sûr, afin de nier la vie du monde à venir, mais dans l'espoir d'hériter de celle-ci sans renoncer à jouir, de quelque manière que ce fût, de la vie du monde présent. Les artistes, les poètes, les philosophes qui se multipliaient sous le regard complaisant de la grande famille florentine, et leurs disciples à travers toute l'Italie, si on ne leur permettait pas de décorer la Sainte Église à leur gré et selon leur fantaisie, pouvaient au moins se comporter comme ils le voulaient avec le monde ; et, tout déchu que soit ce monde, ils en firent cependant, grâce à la splendeur de leur génie, un véritable paradis de délices. Ils recouvrirent de grâce le péché, et de dignité l'incroyance. La vie était à leurs yeux un divertissement sans fin ; ils banquetaient, ils s'amusaient, ils façonnaient et peignaient des visages d'une beauté humaine parfaite ; ils se

¹¹ [Is 22, 13 et 1 Co 15, 32.]

permettaient des traits d'esprit licencieux, ils écrivaient des vers qui bafouaient la pudeur, ils employaient avec légèreté les paroles de l'Écriture ; ils se querellaient, ils maniaient le couteau, ils cherchaient asile dans des enceintes sacrées puis de nouveau en sortaient, pour recommencer la même ronde de plaisir et de péché. Les fêtes et les carnivals devinrent des temps de licence populaire, pour des spectacles et des mascarades, et les excès du paganisme se renouvelèrent grâce aux raffinements fournis par les liens avec l'antiquité. Des danses, des processions et des chansons entraînaient dans les divertissements. Florence était le lieu par excellence de ces déploiements, et tous ses citoyens en devinrent soit les acteurs soit les spectateurs. L'heure choisie pour cela était la nuit ; ces exploits se déroulaient à la lumière des torches ; des troupes de femmes, aussi bien que d'hommes, y avaient leur rôle tout désigné, et le tout ne prenait fin qu'au point du jour. Le jour de la fête de saint Jean-Baptiste, l'année qui précéda la naissance de saint Philippe, une telle manifestation, avec des joutes et d'autres festivités, eut lieu dans cette même ville où il naquit. Sept princes de l'Église vinrent y assister *incognito* ; deux lions et une panthère furent envoyés en cadeau par un membre de la famille régnante, qui siégeait alors au Vatican ; et un arc de triomphe fut érigé, en l'honneur du donateur, face au couvent dominicain de Saint-Marc.

Dans tout cela il s'agit du peuple. Ses dirigeants, qui avaient introduit ou patronné ces spectacles, et en particulier un cercle plus restreint parmi ces dirigeants, allèrent plus loin encore. Ils prenaient des noms païens ; ils célébraient la fête du fondateur païen de Rome et du philosophe païen Platon ; quand ils mouraient, des consolations païennes résonnaient à leurs oreilles. Ils essayaient d'entrer en communication avec les puissances du mal ; nous possédons le témoignage d'une scène dans le grand amphithéâtre romain, appelé le Colisée. On dit que les sorciers étaient considérés comme des personnages sacrés ; on fait état de milliers de démons surgissant à leur incantation ; un artiste célèbre¹², les ayant consultés, reçut la promesse – qui fut tenue – d'un avantage maléfique. Un ecclésiastique ne pouvait pas commettre plus grand péché, mais il y eut des scandales pires encore. Si, aux débuts même de l'Évangile, lorsque la foi était très fervente et le cœur très pur, il y eut un Judas parmi les Apôtres, un Nicolas parmi les diacres, et un Simon le Magicien parmi les néophytes, nous ne devons pas nous étonner, bien que nous puissions le déplorer, qu'à l'époque dépravée dont je parle il se soit produit des manquements, en nombre beaucoup plus grand qu'à cette époque ancienne, même si le crime n'était pas aussi énorme. L'un des restaurateurs les plus zélés de la culture antique, dont nous avons déjà parlé, était un ecclésiastique ayant fondé une famille¹³ ; l'un des principaux auteurs de contes licencieux était tenu par des obligations à la fois religieuses et épiscopales¹⁴. Et un écrivain¹⁵, qu'on estime être le plus vil de son époque, étant protégé par une des grandes familles florentines de Rome, eut l'audace de briguer (sans succès) l'office de cardinal de la Sainte Église.

Le mal et le bien, des prérogatives sacrées et des cœurs pécheurs, se côtoyaient de manière étonnante et effrayante. Les Souverains Pontifes étaient traités familièrement, puis calomniés dans leur dos par les artistes débauchés qui avaient profité de leurs largesses. Des hommes saints grandirent et gagnèrent leur couronne tout en étant issus de familles qui sont pour l'histoire un sujet de honte. Vous penserez tout de suite, mes chers Pères, à deux saints, contemporains de saint Philippe, comme exemples de cet étrange phénomène : saint François Borgia, le troisième Général de la Compagnie de Jésus, porte un nom qui est un objet de honte dans l'histoire de Rome ; sainte Marie-Madeleine dei Pazzi sortait d'une famille

¹² Cellini.

¹³ Poggio.

¹⁴ Bandello.

¹⁵ Pietro Bacci, dit l'Arétin.

florentine tristement célèbre à cause d'un acte, peut-être sans parallèle, où l'on trouve à la fois le sacrilège, l'effusion de sang et la trahison.

Voici quelques-uns des traits de l'époque où commença la mission terrestre de saint Philippe : sans aucun doute, il fallait un apôtre à la fois pour Florence et pour Rome.

2. Pour Florence, cet apôtre semblait avoir été trouvé juste avant que naquît saint Philippe. Vous vous rappellerez, mes frères, que j'ai évoqué plus d'une fois le grand couvent dominicain de Saint-Marc. Ce couvent, bien qu'il fût construit par le premier prince de la riche famille dont j'ai si souvent parlé, se consacrait à promouvoir un style artistique et une conception du savoir fort différents de ceux pour lesquels la Grèce et Rome étaient célèbres. Sous l'invocation de saint Dominique, il n'y avait de place que pour un savoir au service de la théologie la plus équilibrée, et d'une philosophie en harmonie avec celle-ci ; la sagesse sereine qu'évoque le nom de saint Dominique s'était manifestée dans la poésie et les beaux-arts, grâce au génie de ses enfants et de ses protégés. Ce même couvent de Saint-Marc est toujours orné des peintures célèbres exécutées par l'artiste dominicain appelé, comme le dominicain saint Thomas, « l'Angélique » ; et, vers la même époque, il avait été dirigé par le célèbre confesseur et écrivain dominicain, devenu par la suite archevêque de la ville, saint Antonin. C'est également là que vint, environ trente ans plus tard, et peu de temps avant la naissance de saint Philippe, ce réformateur fougueux, dominicain lui aussi, dont je vais parler comme d'une sorte d'apôtre de Florence, un homme doué assurément d'une éloquence impérieuse et qui exerça une influence extraordinaire, un homme rempli des traditions de son ordre, et d'une haine féroce contre le renouveau de la littérature païenne et le goût de son époque pour l'antiquité ; j'évoque son nom, à cause de l'affection que saint Philippe portait à sa mémoire : Savonarole.

Vrai fils de saint Dominique pour l'énergie, l'austérité de vie, le mépris de tout savoir purement séculier, précurseur du dominicain saint Pie V par son audace, sa détermination, son zèle pour l'honneur de la Maison de Dieu, et la restauration de la sainte discipline, Savonarole sentit « son esprit remuer en lui », comme un autre Paul, lorsqu'il arriva dans ce beau foyer du génie et de la philosophie ; car il trouva Florence, comme Paul avait trouvé Athènes, « totalement adonnée à l'idolâtrie »¹⁶. Il gémit intérieurement, fut troublé, et refusa toute consolation lorsqu'il vit une cour chrétienne et un peuple chrétien s'enorgueillir de sa grandeur matérielle, de ses dons intellectuels et de son raffinement social, tout en s'abandonnant au luxe, aux fêtes, aux chants et aux réjouissances, à des spectacles clinquants et à des tenues splendides, à une poésie impure, à un art d'un caractère dépravé et sensuel, à des spéculations païennes et à des pratiques interdites et superstitieuses. Sa véhémence naturelle, échappant à toute retenue, prit le dessus, et – à la différence de l'apôtre, dont la prudence, la douceur, l'amour du prochain et les dons humains ne sont nulle part aussi évidents que dans son discours aux Athéniens¹⁷ – il explosa en un tourbillon d'indignation et d'invectives contre tout ce qu'il trouva à Florence, et condamna tout le système en place et tous ceux qui en faisaient partie, qu'ils fussent de rang élevé ou bas, princes ou prélats, ecclésiastiques ou laïcs, avec une rigueur impitoyable – ce qui, dans l'immédiat, eut beaucoup plus d'effet que n'en eut la prédication de saint Paul à l'Aréopage ; car saint Paul n'y convertit qu'une ou deux personnes, et s'en alla, alors que Savonarole obtint immédiatement

¹⁶ [Allusion à saint Paul à l'Aréopage d'Athènes (cf. Ac 17, 16). Newman va développer un contraste entre l'attitude de Savonarole et celle de saint Paul, qui forme un parallèle avec la comparaison qu'il va faire entre saint Paul et saint Philippe. La comparaison, seulement implicite ici, sera développée dans les deux sermons consacrés à saint Paul, dont des extraits se trouvent dans le présent ouvrage.]

¹⁷ Ac 17.

un grand succès, terrifia et confondit les coupables, rallia à sa cause les meilleurs éléments, et suscita et développa ce qui restait de piété, tant dans le peuple que parmi la noblesse.

Ce fut la vérité de sa cause, le sérieux de ses convictions, l'unité profonde de ses objectifs, l'impartialité de ses condamnations, l'intrépidité de ses menaces, qui constituèrent le secret de son succès. Cependant, un motif moins noble y contribua aussi ; les hommes entourèrent volontiers une chaire du haut de laquelle d'autres étaient attaqués en même temps qu'eux-mêmes. L'humble fautif était heureux d'entendre dire que le crime ignorait toute hiérarchie sociale, heureux de se retrouver de la sorte gagnant dans la dissolution générale des mœurs. Les laïcs acceptaient d'être dénoncés, du moment que les clercs n'étaient pas épargnés ; et les riches et les nobles supportaient une déclamation qui osait s'en prendre au Siègne sacré de saint Pierre.

« Dans les maisons des grands prélats et des grands docteurs », s'écriait-il, « on ne pense à rien d'autre qu'à la poésie et à la rhétorique. Allez-y voir vous-mêmes ; vous les trouverez avec des œuvres de littérature profane, des écrits pernicieux entre les mains, avec Virgile, Horace et Cicéron afin, qui plus est, de se préparer à la cure des âmes. Des astrologues gouvernent l'Église. Pas un prélat, pas un grand docteur qui n'entretienne des rapports intimes avec quelque astrologue qui lui prédit le jour et l'heure favorables pour entreprendre un voyage, ou pour toute autre chose. Nos prédicateurs ont déjà abandonné l'Écriture Sainte, et sont adonnés à la philosophie, qu'ils prêchent en chaire et qu'ils considèrent comme leur reine. Quant à l'Écriture Sainte, ils en font une servante, car prêcher la philosophie permet de paraître érudit, alors qu'elle ne devrait être qu'une aide pour interpréter la parole divine. »

« Notre Église », poursuivait-il, « dispose extérieurement de beaucoup de belles cérémonies pour adorer Dieu, de beaux ornements, d'un étalage rare de tissus, de candélabres en or et en argent, de beaux calices en grand nombre ; tout cela est magnifique. Ces grands prélats portant leurs belles mitres ornées d'or et de pierres précieuses, avec leurs crosses d'argent, leurs belles chasubles, et leurs chapes de brocard ; voyez-les à l'autel, en train de chanter de belles vêpres, de belles messes, si solennellement, avec tant de belles cérémonies, tant d'orgues et de chanteurs que la tête vous en tourne. Et ils vous paraissent, ces hommes, manifester beaucoup de gravité, et une grande sainteté ; vous pensez qu'ils ne peuvent pas faire le mal, mais que leurs paroles et leurs actes sont l'Évangile même, et exigent votre adhésion. C'est ainsi qu'est constituée l'Église moderne. Les hommes se nourrissent de ces coques vides, se réjouissent de ces cérémonies, et disent que l'Église de Jésus-Christ ne se trouva jamais dans un état plus florissant et que le culte divin ne fut jamais aussi bien exécuté qu'à présent, que l'Église – ainsi que le dit un jour un grand prélat – ne fut jamais si honorée, et que ses prélats ne furent jamais si respectés, alors que ses premiers prélats ne furent que de petites gens, puisqu'ils étaient humbles et pauvres, puisqu'ils ne possédaient pas des évêchés aussi vastes, des abbayes aussi riches que les nôtres aujourd'hui, et qu'ils n'avaient pas non plus de telles mitres d'or, de tels calices. Me suivez-vous ? Je veux dire que dans l'Église primitive, les calices étaient de bois, et les prélats d'or ; mais maintenant les calices sont d'or, et les prélats sont de bois. »

« Ô Italie ! », s'écriait-il avec des accents de prophète, « ô dirigeants de l'Italie ! ô prélats de l'Église ! la colère de Dieu est sur vous, et seule votre conversion pourra la détourner. Faites pénitence alors que l'épée est encore dans son fourreau, et avant qu'elle ne soit trempée de votre sang. Ô Italie ! tu seras livrée entre les mains d'une nation féroce et

barbare, dont le seul plaisir sera de te nuire. Et Rome sera encore plus maltraitée que toute autre ville ; vos biens et vos trésors seront livrés entre leurs mains. »

Un langage si audacieux produisit pendant quelque temps une révolution plutôt qu'une réforme. Le prédicateur éloquent devint le partisan politique ; la grande famille fut obligée par les circonstances politiques de céder, et pendant presque dix ans ce fut Savonarole qui gouverna Florence. Non seulement la foule, mais des courtisans, de nobles dames, des érudits, des artistes, tous se mirent à sa disposition, et devinrent ses disciples. Il trouva la voie du cœur des philosophes, des poètes, des peintres, des graveurs, des sculpteurs, des architectes, et les fit renoncer à leurs goûts païens et à leurs aspirations païennes. « Contemplez le soleil », disait-il : « sa beauté consiste à posséder la lumière ; contemplez les esprits bienheureux, leur beauté est la lumière ; et Dieu lui-même, parce qu'il est plus qu'aucun autre rempli de lumière, est la beauté même. Plus la beauté de toute créature ressemble à la beauté de Dieu, plus elle est parfaite ; et le corps est beau proportionnellement à la beauté de l'âme. Représentez-vous ce que dut être la beauté de la Sainte Vierge, qui possédait une telle sainteté, une sainteté qui rayonnait de tous ses traits. Représentez-vous combien le Christ était beau, lui qui était Dieu et homme. Or, même Aristote, qui était un païen, nous commande de ne pas tolérer les images indécentes, de peur que les enfants, en les voyant, ne soient corrompus ; mais que vous dirai-je, à vous peintres chrétiens, qui peignez ces personnages impudiques ? Je vous dis de ne plus le faire. Et si vous en possédez et les détruisez, vous accomplirez une œuvre agréable au Dieu Tout-puissant et à la Sainte Vierge. "Vous avez dédié mon temple et mes églises à votre Dieu Moloch", dit le Tout-puissant. Voyez comment ils se comportent à Florence ! Des mères conduisent leurs filles non encore mariées à la cathédrale, parées de manière à se donner en spectacle, au point de ressembler à des nymphes. "Celles-ci sont vos idoles, que vous avez placées dans mon temple". Les jeunes hommes disent de telle ou telle jeune fille : "C'est la Madeleine", "C'est saint Jean", parce que vous peignez dans vos églises des personnages qui ressemblent à telle ou telle femme. Vous, peintres, vous agissez mal ; vous introduisez dans l'Église des vanités du monde. Croyez-vous que la Sainte Vierge fut habillée comme vous la représentez ? Je vous dis qu'elle était habillée avec modestie, et voilée au point que l'on voyait à peine son visage ; et sainte Élisabeth, elle aussi, s'habillait avec modestie et simplicité »¹⁸.

Étonnantes furent les conversions qui suivirent l'affirmation d'une vérité si irréfutable, si lourde de sens, si solennellement proclamée. Quant aux artistes, beaucoup d'entre eux se firent dominicains, et il fallut agrandir le couvent de Saint-Marc pour les accueillir. Les membres d'un autre couvent de la ville, sentant leur état de relâchement, supplièrent le prédicateur de les accueillir en bloc, et de leur permettre d'adopter la règle de saint Dominique. Les habitants de Florence quittaient leur lit dès minuit en hiver afin d'assister à ses sermons. Ils restaient là, debout dans l'église, à attendre, un cierge à la main, en chantant des hymnes, en priant, ou récitant l'office, pendant trois ou quatre heures, jusqu'à ce qu'il commençât sa prédication. Ils manifestaient dans leurs foyers les fruits de ses exhortations. Des femmes rectifiaient leur manière de s'habiller, des jeunes gens oublièrent leurs chansons légères, des chefs de famille lisaient à leurs enfants des vies de saints. Au bout d'un certain temps, le zèle du prédicateur le poussa à organiser, comme signe de repentir, un bûcher solennel sur la grande place, où brûler tous les scandales et les différentes occasions de péché dont la ville regorgeait. Au temps du Carnaval, cette fête particulière du monde, de la chair et du diable, il invita la ville tout entière à cette austère cérémonie expiatoire. Il fit élever une haute pyramide, avec une quantité de poudre à canon à la base. Ses innombrables pénitents se

¹⁸ Voir la traduction par le Père Meehan de l'ouvrage de Marchetti.

rassemblèrent en une longue procession, et ils marchèrent jusqu'au bûcher, portant dans leurs mains les instruments et les causes de l'iniquité, pour les offrir en expiation de leurs péchés. Ce fut un sacrifice coûteux, impitoyablement exécuté. Des artistes apportèrent leurs beaux tableaux, leurs portraits et leurs statues d'ivoire ou d'albâtre, et les jetèrent sur le bûcher ; d'autres apportèrent des tapisseries richement travaillées ; d'autres, des luths, des flûtes, des guitares, des cartes à jouer, des dés, des miroirs, des parfums, des produits de beauté, des masques, des déguisements ; d'autres encore, des romans et des poésies. Des torches allumées furent alors utilisées et, au son des cloches qui carillonnaient et des acclamations de la foule immense, le tout fut réduit en cendres. Un étranger avait offert en vain 20 000 couronnes pour tout sauver des flammes. Cette même cérémonie impressionnante fut répétée l'année suivante.

Un homme très étonnant, vous en conviendrez, mes frères, que ce Savonarole. Je ne parlerai plus de lui, sauf pour dire quelle fut la conséquence de ses réformes. Pendant des années, comme je l'ai dit, il suivit sa propre voie ; à la longue, son innocence, sa sincérité et son zèle furent la ruine de son humilité. Il devint présomptueux ; il se dressa lui-même contre une puissance que personne ne peut attaquer impunément. Il s'opposa au Saint-Siège et, aux dires de certains, désobéit à ses injonctions. Une réforme ne peut pas être le fruit de la désobéissance ; ce n'était pas là la voie à suivre pour devenir l'apôtre de Florence ou de Rome. Alors il se trouva pris au piège, une réaction massive s'ensuivit ; ses ennemis prirent le dessus ; il se livra lui-même à des excès ; le peuple l'abandonna ; il fut mis à mort, étranglé, pendu au gibet, puis brûlé sur la place même où il avait mis le feu aux somptueux instruments de la vanité et du péché. Et puis la famille riche et puissante retourna à Florence ; les choses continuèrent plus ou moins comme avant et, l'année même qui précéda la naissance de saint Philippe, eurent lieu ces réjouissances tapageuses en la fête de saint Jean-Baptiste, tout contre le couvent de Saint-Marc, dont j'ai déjà parlé.

Et maintenant j'ai ajouté un nouvel élément au tableau que je me suis proposé de vous broser de l'état des choses, tant à Florence qu'à Rome, au moment où saint Philippe fut envoyé pour être un apôtre d'un autre genre.

II

Florence avait donc son apôtre, dont nous avons évoqué les débuts et la fin – un homme zélé, héroïque, mais non, pour autant que nous puissions en juger, un homme atteignant à la stature d'un saint. Ce n'est pas par l'enthousiasme de la foule, ni par la violence politique, ce n'est pas par des déclamations tonitruantes, ni en se répandant en injures contre les autorités, qu'on pose les fondations d'une œuvre religieuse. Ce n'est pas par une popularité soudaine, ni par des résolutions inébranlables, par de grandes démonstrations ou des initiatives téméraires, ni par des succès immédiats que débute les entreprises destinées à durer. Je ne dis pas que le fait d'être réveillé, ne serait-ce que momentanément, du rêve du péché, de se repentir et de recevoir l'absolution, même si un retour en arrière doit s'ensuivre, ne soit qu'un mince bénéfice ; ou que les triomphes brillants, mais brefs, de Savonarole soient à dédaigner. Il fit du bien en son temps, bien que ce temps fût court. Mais, au bout du compte, son histoire rappelle ce passage de l'histoire sacrée où le Tout-puissant manifesta sa présence à Élie sur le Mont Horeb. « Le Seigneur n'était pas dans l'ouragan », ni

« dans le tremblement de terre », ni « dans le feu » ; mais après le feu vint « le murmure d'une brise légère »¹⁹.

Il en fut ainsi avec le Seigneur de grâce Lui-même, lorsqu'Il vint sur terre ; ainsi en est-il, après Lui, avec Ses serviteurs élus. Il grandit dans le silence et l'obscurité, inconnu du monde, puis Il triompha. Il fut le grain jeté en terre qui, qu'un homme « dorme ou qu'il se lève, nuit et jour, germe et pousse il ne sait comment »²⁰. Il fut la graine de moutarde « qui est la plus petite de toutes les graines mais, quand elle a poussé, c'est la plus grande des plantes potagères, qui devient même un arbre, au point que les oiseaux du ciel viennent s'abriter dans ses branches »²¹. Il grandit « comme un surgeon devant lui, comme une racine en terre aride »²² ; et « son visage était, pour ainsi dire, caché et méprisé, en conséquence de quoi nous n'avions pour lui aucune estime »²³. Et, lorsqu'Il commença à prêcher, Il « ne cria pas, Il n'éleva pas le ton, et il ne brisa pas le roseau froissé, ni n'éteignit la mèche qui faiblissait » ; et ainsi, « il donna au jugement la victoire »²⁴. Ainsi en était-il au commencement, ainsi en a-t-il toujours été depuis. Après la tempête, le tremblement de terre et le feu, le doux souffle apaisant de l'air embaumé. Après Savonarole, Philippe.

1. Philippe naquit à Florence moins de vingt ans après la mort de Savonarole. La mémoire du frère prêcheur héroïque était encore vive dans l'esprit d'hommes qui pouvaient parler familièrement de lui à la génération plus jeune – parler de scènes qu'ils avaient vues de leurs propres yeux, et des actes de pénitence qu'ils avaient accomplis suivant son commandement. Son souvenir devait être particulièrement vif au couvent Saint-Marc ; car là se trouvait sa cellule, là aussi le jardin où il allait et venait en méditant, et où il refusa de voir le grand prince de l'époque²⁵ ; là devaient se trouver son crucifix, son habit, sa discipline, ses livres, et tout ce qui lui avait autrefois appartenu. Or, il se trouvait que saint Philippe était un enfant de ce même couvent ; c'est là qu'il avait reçu sa première instruction religieuse, et à maintes reprises par la suite il dit que « tout ce qu'il y avait de bon en moi, lorsque j'étais jeune, je le dois aux Pères de Saint-Marc, à Florence ». Tout au long de sa vie, il garda une affection particulière pour Savonarole ; il avait son portrait dans sa chambre, et, aux alentours de 1560, quand la question fut soulevée devant les papes Paul IV et Pie IV de condamner l'enseignement de Savonarole, il intercéda avec ferveur et succès en sa faveur devant le Saint Sacrement, exposé en cette circonstance dans l'église dominicaine à Rome. Il avait alors la quarantaine.

Revenons à l'époque de sa jeunesse. À l'âge de dix-huit ans, il quitta définitivement Florence, se rendant d'abord dans une ville du royaume de Naples puis, au bout de deux ans, à Rome, où il vécut pendant soixante ans, sans sortir une seule fois de l'espace circonscrit par ses sept basiliques. C'est là qu'il mourut, alors qu'il avait presque achevé sa quatre-vingtième année. Une simple ébauche d'histoire, direz-vous, mes frères, remarquablement dénuée d'incidents ou d'aventures ; cependant, bien qu'il n'ait fait qu'un seul voyage pendant sa longue vie, il le mit bien à profit ; et les circonstances fortuites dans lesquelles il se trouva alors, quoique peu nombreuses, furent des instruments qui formèrent son esprit et qui donnèrent une orientation à sa vie à venir. L'élève florentin de saint Dominique tomba sous

¹⁹ [Cf. 1 R 19, 11-12.]

²⁰ [Mc 4, 27.]

²¹ [Mt 13, 32.]

²² [Cf. Is 53, 2.]

²³ [Newman cite librement ici Is 53, 3. Nous suivons sa version.]

²⁴ [Citation abrégée de Is 42, 2-3.]

²⁵ Laurent de Médicis.

l'influence de saint Benoît dans le territoire de Naples, et trouva saint Ignace en personne, en chair et en os, lorsqu'il arriva à Rome.

Benoît, Dominique, Ignace : ce sont là les trois patriarches vénérables, dont les ordres se partagent tout le déroulement de l'histoire chrétienne. Il y a bien d'autres saints encore, qui ont produit une ample moisson de disciples et d'institutions, qui se sont multipliés à travers la chrétienté, et qui ont survécu sur cette terre dans leurs enfants, alors qu'eux-mêmes étaient montés au ciel. Mais il en existe trois qui, d'une manière toute particulière, se sont vu confier l'un après l'autre la tâche d'un ministère public dans les affaires de l'Église et qui sont, dans un certain sens, ses « pères nourriciers » et des maîtres dans l'Israël spirituel, et portent des noms qui dominent ses écoles et ses bibliothèques : ce sont Benoît, Dominique et Ignace. Philippe reçut successivement l'enseignement des trois.

2. Le magnifique dessein que s'étaient proposé les enfants de saint Dominique était de fondre l'ensemble des connaissances humaines en un système harmonieux, d'assurer l'alliance entre la religion et la philosophie, et d'apprendre aux hommes à faire usage des dons de la nature sous le rayonnement de la grâce divine et de la vérité révélée. Il fallait, pour qu'un projet si grandiose pût se réaliser, la dissolution et la reconstruction de la société tout entière ; et, par conséquent, l'ordre des Prêcheurs s'épanouit après que le vieil Empire se fut désagrégé, et que le chaos qui s'ensuivit eut débouché sur la création d'un monde nouveau. Or, à l'époque de saint Philippe, les puissances du mal se livraient à un violent effort pour briser cette sublime unité et pour créer une opposition entre le génie humain – celui du philosophe et du poète, de l'artiste et du musicien – et la religion. Aussi l'œuvre de l'ordre glorieux de saint Dominique était-elle plus que jamais indispensable, quelles que pussent être les méthodes nouvelles de sa réalisation, mieux adaptées aux besoins de l'époque ; et si Philippe était destiné, comme ce fut effectivement le cas, à y jouer un rôle important pour la cause de Dieu, il était donc nécessaire qu'il fût imprégné de la grande idée de cet ordre. Il était nécessaire qu'il eût, profondément enraciné au fond de lui-même, comme but de toute sa vie, cet objectif unique de soumettre ce monde, dans toute sa diversité multiforme et bariolée, à l'unité du service de Dieu. Je pense qu'il y a des saints dont la mission consiste plutôt à mettre une distance entre le monde et la Vérité ; d'autres dont la mission consiste à les rapprocher. Celle de saint Philippe était cette dernière. Il était donc approprié, et normal, que son esprit reçût sa première formation des pères de Saint-Marc. Et, lorsque celle-ci fut terminée, il fut alors envoyé ailleurs, « sans savoir où il allait »²⁶, vers d'autres maîtres et vers le lieu de l'œuvre à laquelle il était destiné, pour accomplir une tâche semblable à celle de saint Dominique, bien qu'il ne dût pas être dominicain.

3. Ce fut alors qu'il vint vers saint Benoît. Près de la ville où son père l'avait envoyé se trouve le célèbre monastère du Mont Cassin, siège principal de l'ordre bénédictin. Le relâchement qui régnait alors dans tant de communautés de réguliers ne paraît pas avoir atteint cet antique sanctuaire²⁷ ; mais les catastrophes qui, même à l'époque de Savonarole, s'abattaient sur l'Italie n'avaient pas épargné le Mont Cassin. La région d'alentour avait été le théâtre de la guerre ; les troupes étrangères avaient pillé l'église, et la nouvelle génération des moines avait été formée dans l'adversité. « Non loin de San Germano », c'est-à-dire de la ville à laquelle Philippe avait été envoyé, dit son biographe²⁸, « se dresse une montagne

²⁶ [He 11, 8, faisant allusion à la figure d'Abraham en Gn 12, 1-4.]

²⁷ Voir l'histoire de cette abbaye par Tosti.

²⁸ [Le « biographe » auquel fait allusion Newman, ici et dans des passages ultérieurs, est vraisemblablement Pietro Bacci dans sa *Vita di S. Filippo Neri Fiorentino, fondatore della Congregazione dell'Oratorio*, Rome, 1622.]

célèbre qui, selon une tradition très ancienne et très répandue, est l'une de celles qui se fendirent lors de la mort de notre Sauveur. Elle appartient aux bénédictins du Mont Cassin, qui y possèdent une église dédiée à la Très Sainte Trinité. Cette montagne est fendue de haut en bas par trois énormes crevasses ; et dans celle du milieu, qui est la plus escarpée, est édifiée sur un rocher une petite chapelle, sous la garde des moines, et sur ses murs est peint un crucifix que les marins saluent au passage par des coups de canon. Philippe s'y retirait fréquemment pour prier et méditer sur la Passion de Notre Seigneur. »

Remarquez-le, mes chers frères, Philippe se trouve maintenant dans un monde très différent – non plus au milieu des grandeurs du Moyen Age, mais parmi les saints des premiers siècles et tout ce qui leur était associé ; ce n'est plus la ville affairée et ostentatoire, mais la campagne tranquille et pure ; ce ne sont plus des cloîtres et des fresques qui invitent à la méditation, mais des rochers et la mer ; non plus des mitres dorées et des chapes couvertes de pierres précieuses, sous de hautes arcades et des vitraux peints, mais des chapelles à demi cachées, dénuées d'ornements, et des crucifix grossièrement sculptés ; non plus la vision de la Passion de Notre Seigneur dépeinte par l'art sacré, mais la déchirure même du rocher de la montagne, intervenue à l'heure précise où il souffrit, suspendu à la Croix ; non plus les saintes doctrines et dévotions de la piété médiévale, mais le mystère originel, contenu dans l'Écriture, le Credo et le Baptême, et – objet de luttes acharnées au cours des premiers siècles – le dogme de la Très Sainte Trinité. Tout ce qui entourait Philippe le ramenait donc brusquement à une époque de simplicité, de pauvreté, de persécutions, de martyre ; à une époque de patience, de travail obscur et joyeux, de service humble et sans récompense, avant que le christianisme se fût constitué une littérature, ou que la théologie fût devenue une science, ou que la chaire de saint Pierre eût connu d'autres occupants que des saints ; à une époque où le livre de la nature et le livre de la grâce étaient les principaux instruments de la connaissance et de l'amour. Telle fut l'école de saint Benoît ; et ce cher et vénérable Père ne lâcha pas le jeune pèlerin, même lorsque ses deux années de séjour à proximité de son sanctuaire touchèrent à leur fin. Car si ce fut un appel direct de Dieu qui le fit venir à Rome, ce fut quand même saint Benoît qui, si j'ose dire, lui choisit son logement dans cette ville ; il l'envoya en effet vers ces antiques basiliques, cimetières et catacombes de la Ville Sainte qui rappelaient les premiers moines et la religion primitive, et ce furent, comme vous le savez, des endroits qu'il fréquenta, presque au point d'y résider, pendant les dix années et plus qui suivirent son départ de Florence. « Philippe Neri est un grand saint », dit un frère dominicain, qui avait longtemps observé le jeune homme ; « et parmi ses autres traits remarquables, il vit depuis dix ans sans interruption dans les catacombes de Saint-Sébastien, par souci de pénitence » ; ainsi demeura-t-il, comme saint Benoît l'aurait voulu, auprès des antiques papes martyrs, de leur sainte cour, de leur suite, de leurs diacres et chambellans, de leurs chapelains ; auprès de saint Callixte, saint Sébastien et saint Laurent ; auprès de saint Marc et saint Marcellin, auprès de sainte Agnès et sainte Cécile, auprès de saint Nérée et saint Achillée, de saint Papias et de saint Maur, jusqu'à ce qu'enfin il reçût cette visite merveilleuse, où le Saint Esprit descendit sur lui comme une boule de feu, vers le temps de la Pentecôte, et remplit son cœur de consolations si intenses que, de peur de mourir d'extase, Philippe remonta vers le monde des hommes, et entreprit une œuvre plus supportable pour la chair et le sang.

Ainsi prit fin la deuxième étape de l'éducation de Philippe ; et, de même qu'il apprit de saint Dominique le but qu'il devait poursuivre, il apprit de saint Benoît *comment* le poursuivre. Il devait poursuivre les objectifs de Savonarole, mais non selon les méthodes de Savonarole ; plutôt selon l'esprit et à la manière de ces premiers religieux dont saint Benoît est le représentant par excellence. Ces premiers religieux vivaient dans des communautés qui étaient indépendantes les unes des autres et non pas réunies sous une autorité commune ; ils étaient établis en un seul lieu, et n'avaient pas d'obligations en dehors de celui-ci ; les vœux ne constituaient pas un élément nécessaire de leur état de vie ; ils se mêlaient peu, ou pas du

tout, des affaires ecclésiastiques ou de la politique séculière ; ils n'avaient pas de grands projets d'action religieuse ; chaque jour apportait sa tâche, dont ils se contentaient ; ils vivaient dans l'obscurité et accordaient une importance particulière à la prière et à la méditation ; leurs liturgies étaient simples, et ils admettaient librement des laïcs dans leur fraternité. À de tels traits distinctifs nous reconnaissons l'Oratoire de saint Philippe. Moins que tout autre homme, il ne pensa à survivre dans ses œuvres : ce fut à grand-peine qu'on l'amena à constituer ses disciples en communauté, et à perpétuer cette communauté en la faisant reconnaître par l'Église. Il refusa ensuite d'aller présider sa communauté ; puis, lorsqu'on l'y obligea, il refusa qu'on lui donnât le titre de Père Supérieur. Il fit par la suite la sourde oreille à des demandes de fondations dans d'autres villes. Encore moins voulut-il accepter pour lui-même des dignités ecclésiastiques, ou permettre aux autres de les accepter. Il refusa que sa Congrégation se caractérisât par des formes ou observances particulières, mis à part l'amour fraternel et l'assiduité au travail. Quant à leur vie intérieure, il renvoya ses disciples tout spécialement aux épîtres des Apôtres, et aux traditions d'un des premiers moines, Jean Cassien. Dans les formes extérieures du culte, il imitait, comme le remarque le cardinal Baronius, la forme proposée par saint Paul dans sa première épître aux Corinthiens. « C'est par un dessein de Dieu », dit cette gloire de l'Oratoire, en parlant dans ses *Annales* sur le ton de l'historien, « que s'est renouvelée dans une grande mesure de nos jours à Rome, selon le modèle de l'assemblée des Apôtres, la pratique édifiante de s'entretenir dans les sermons des choses de Dieu. Ce fut là l'œuvre du Révérend Père Philippe Neri, Florentin d'origine, qui, en architecte habile, en posa les fondements. Il fut décidé que, presque chaque jour, ceux qui cherchaient la perfection chrétienne devaient venir à l'Oratoire. Tout d'abord, on consacrait un certain temps à l'oraison mentale, puis un des frères faisait une lecture d'un livre spirituel, et au cours de la lecture ledit Père en faisait un commentaire. Parfois il demandait à l'un des frères d'exprimer son opinion sur un certain sujet, et alors l'entretien se poursuivait sous forme de dialogue. Ensuite, il ordonnait à l'un d'entre eux de monter en chaire et, dans un style simple et familier, d'y parler de la vie des saints. À celui-ci succédait un autre, sur un sujet différent, mais toujours dans le même style ; enfin, un troisième parlait de l'histoire de l'Église. Lorsque tout était terminé, on chantait un cantique spirituel, on priait encore quelque temps, et ainsi les choses prenaient fin. Tout étant ainsi disposé, et approuvé par l'autorité du Pape, il semblait que la belle forme de l'assemblée des Apôtres eût été restaurée, pour autant que l'époque le permît. »²⁹

Ceci eut lieu, bien entendu, longtemps après cette partie de la vie de Philippe dont je traite actuellement. De l'âge de huit à dix-huit ans, pendant dix ans, il reçut l'enseignement de saint Dominique ; de dix-huit à vingt-huit ou vingt-neuf ans, il vécut avec saint Benoît et les premiers saints de Rome. Même alors, à la fin de cette période, il n'abandonna pas vraiment saint Benoît. Pendant les soixante ans qu'il passa à Rome, il n'y eut qu'un seul grand tournant ou moment de crise dans sa vie ; ce fut lorsque, vers l'âge de quarante ans, il conçut le projet de partir en Orient. Or, pour arriver à une décision, il ne chercha conseil ni auprès d'un dominicain, ni auprès d'un jésuite, ce qui aurait paru dans l'un et l'autre cas tout à fait naturel, mais il s'adressa à un bénédictin de la grande basilique de Saint-Paul, et celui-ci le renvoya vers un autre moine de la famille bénédictine qui vivait sur le lieu du martyre de saint Paul. Ce Père, inspiré par saint Jean l'Évangéliste, lui dit que « ses Indes à lui seraient à Rome, où Dieu lui trouverait beaucoup à faire ». Remarquez aussi, mes frères, que saint Jean l'Évangéliste était à la source de cette directive. Philippe vivait dans une grande familiarité avec les saints de l'époque apostolique, avec saint Paul et saint Jean l'Évangéliste. En outre,

²⁹ [Le passage cité se trouve dans les *Annales ecclésiastiques* de Baronius où, au milieu d'une description de l'Église primitive, l'auteur se laisse emporter par l'enthousiasme et saute allègrement du passé au présent pour souligner le parallèle qu'il voit entre l'Église primitive et l'Oratoire.]

sainte Marie-Madeleine, saint Philippe et saint Jacques étaient ses patrons personnels ; et saint Jean-Baptiste lui apparut dans une vision. Je ne me souviens d'aucun saint d'une époque ultérieure avec lequel il fut dans une telle communion.

4. Tel fut le caractère des dévotions, telle fut la nature de la vie intérieure, propres à saint Philippe : j'ose les appeler bénédictins. Finalement, il revint dans le monde, et là il rencontra et fréquenta le troisième grand Patriarche que j'ai nommé, saint Ignace, qui était alors à Rome. Ce célèbre saint s'y était installé, et y avait établi sa Compagnie, alors que Philippe vivait dans sa longue retraite ; maintenant il était tout proche de Philippe qui, de la sorte, put l'entendre et le consulter pendant les onze ans qu'il lui restait à vivre. Or, que fit pour lui saint Ignace ? Il existe une ressemblance frappante, comme chacun peut le constater, entre l'enseignement pratique des deux hommes, et cela dans des domaines où leur enseignement présente un contraste avec ce qui était habituel à leur époque et aux époques antérieures. Sans aucun doute, si à l'égard des traditions théologiques saint Philippe faisait cause commune avec saint Dominique, dans la cure des âmes ses vues étaient identiques à celles de saint Ignace. Une insistance très forte sur la vie intérieure, une méfiance à l'égard des cérémonies extérieures très formalisées, un accent mis sur l'obéissance plutôt que sur le sacrifice, sur la discipline de l'esprit plutôt que sur le jeûne ou le cilice, une mortification de la raison, cette illumination et cette liberté d'esprit qui sont les fruits de l'amour ; par ailleurs, une autorité douce et affectueuse au confessionnal, des confessions fréquentes, des communions fréquentes, une dévotion spéciale à l'égard du Saint-Sacrement : ce sont là les caractéristiques d'une école particulière dans l'Église, dont saint Ignace et saint Philippe sont les maîtres. Depuis l'époque de saint Benoît, une grande coupure s'était faite entre le monde et l'Église, et il était très difficile de suivre le chemin de la sainteté sans entrer dans la vie religieuse. Saint Ignace et saint Philippe, au contraire, portèrent l'Église vers le monde, et tentèrent d'amener sous son joug léger tous les hommes qu'ils pouvaient atteindre. L'un et l'autre, bien entendu, agirent sous la conduite divine ; mais, puisqu'ils vécurent à la même époque et dans le même lieu, il est naturel de penser que, humainement parlant, l'un a dû recevoir sa tradition de l'autre ; et, comme saint Philippe est le plus jeune, il est tout aussi naturel de penser que c'est lui qui la reçut de saint Ignace. Tout comme il apprit de saint Benoît *ce qu'il devait être*, et de saint Dominique *ce qu'il devait faire*, permettez-moi de penser qu'il apprit de saint Ignace *comment il devait le faire*.

Un jour, saint Philippe reconnut sur un point précis sa dette envers ce saint qui était son aîné ; il dit à des jésuites qu'il rencontra : « Vous êtes les enfants d'un très grand Père. J'ai une grande dette envers lui, car votre maître, Ignace, m'a appris l'art de l'oraison mentale. » En effet, aussi étrange que cela puisse paraître, il semble qu'il aurait voulu, au moins à un certain moment de sa vie, être admis parmi ses enfants et à un autre moment peut-être, comme je l'ai déjà indiqué, les rejoindre en Orient, avec d'autres à sa suite.

5. Mes frères, je ne pense pas que ce soit manquer de piété ou de respect envers notre cher Père que de parler de lui comme quelqu'un qui cherchait à recevoir un enseignement, ou qui souhaitait être dirigé. C'est tout à fait dans son caractère aimable, naturel et sans prétention. Il se plaçait toujours au dernier rang, et ne pensa jamais à gouverner, ni à s'emparer d'une position d'influence dans l'Église, ni à fonder un institut religieux. Et je peux m'appuyer, me semble-t-il, sur l'autorité du Père Consolini³⁰ si j'affirme que je suis mieux en accord avec lui en le traitant comme il se serait traité lui-même, qu'en faisant preuve pour le défendre d'un zèle dont il ne m'aurait pas su gré de son vivant. Parmi tous les fils spirituels de

³⁰ [Le P. Pietro Consolini fut admis très jeune par Philippe à l'Oratoire, où il devint le confident privilégié de ses dernières années et, malgré son jeune âge, maître des novices de la Congrégation.]

saint Philippe, le Père Consolini, vous vous en souvenez, était son ami le plus intime. Le saint « cachait jalousement ses dons aux yeux du monde », mais « ne cachait rien à Consolini ». Dans ces conditions, on pourrait penser que ce disciple si attaché à Philippe aurait raconté après sa mort tout ce qui était de nature à lui faire honneur, à voix forte et en tous lieux. Mais non ; bien au contraire, ce biographe du Père que je viens de citer nous dit que Consolini, bien qu'il fût le plus dévoué et le plus aimé des fils de saint Philippe, ne souhaitait pas, au début de la canonisation du saint Père, qu'elle fût promue par sa congrégation. Lui-même refusa d'abord de témoigner au procès et, lorsqu'il en reçut l'ordre de ses supérieurs, il le fit avec un manque évident d'empressement. Combien tout cela est naturel ! Saint Philippe lui était trop *proche* pour qu'il pût faire son éloge. Le faire eût été faire son propre éloge et celui de tous les pères. Que des étrangers fassent son éloge, mais pas l'un de ses fils. Et s'ils souhaitent l'aimer, qu'ils viennent vers lui et apprennent à l'aimer pour ce qu'il est. Nous aussi, nous ne le souhaitons pas autre qu'il n'est ; nous l'aimons trop pour ce qu'il est, pour souhaiter le voir loué pour ce qu'il n'est pas.

On dit aussi au sujet du Père Consolini : « Il était si profondément pénétré de ce sentiment que, bien qu'il eût appris du saint lui-même comment il avait reçu cette visite merveilleuse de l'Esprit-Saint qui lui cassa des côtes, cependant il n'en révéla les détails à personne jusqu'aux derniers jours qui précédèrent sa mort. » Il se souvenait des paroles du saint : « *Secretum meum mihi* », « Mon secret m'appartient ». Et encore : « Lorsqu'il apprit que des prêtres s'étaient regroupés sous son patronage en Institut de Saint Philippe, avec le nom de Prêtres Réformés, il éprouva un vif mécontentement devant la vanité d'un tel titre, disant que, si Philippe avait été encore en vie, il aurait tout de suite demandé au Pape de dissoudre une telle congrégation. »

Ô traits touchants et véridiques de notre très doux et très cher Père ! Quelle leçon impressionnante pour nous, et quel contraste remarquable avec l'esprit du frère véhément de Saint-Marc ! Philippe avait montré ces traits depuis sa première jeunesse. Une des premières choses qui nous est racontée de son enfance est qu'il « ne parlait jamais à la légère, comme le font les garçons, de devenir prêtre ou religieux ; il cachait le secret de son cœur, et dès l'enfance il évita tout étalage de ses sentiments, chose qu'il détestait tout particulièrement ». Il ne pouvait supporter certaines choses que d'autres saints se sont permises, ou plutôt qui leur semblaient un devoir. Il ne demandait pas à être combattu, à être calomnié, à être persécuté, mais simplement à être ignoré, à être méprisé. Etre ignoré était le sort particulier qu'il souhaitait pour lui-même et pour les siens. « Mépriser le monde entier, disait-il, n'y mépriser personne, se mépriser soi-même, *mépriser d'être méprisé*. » Il prenait grand plaisir à être sous-estimé ou peu estimé, d'accord en cela avec l'apôtre : « Si quelqu'un parmi vous paraît être sage, qu'il devienne fou, afin qu'il puisse être sage »³¹. Ainsi, comme vous le savez, lorsqu'il devint célèbre dans sa vieillesse, au point que tout le monde le croyait habité d'un mystère, qu'on le regardait avec révérence, qu'on répétait solennellement les paroles du Père Philippe, qu'on imitait les gestes du Père Philippe, et qu'on amenait des étrangers pour le voir, c'était pour lui la plus cruelle des pénitences, et il adoptait sans cesse et à dessein un comportement ridicule qui les décontençait, tant il trouvait détestable et insupportable d'être montré en spectacle. « Il s'efforçait toujours, dit son biographe, que ce fût par des actions, des gestes, des paroles ou quelque facétie, de cacher sa vie intérieure ; et lorsqu'il avait accompli quelque action vertueuse, il faisait quelque chose de simple pour la dissimuler. »

6. Ceci étant l'état d'esprit de saint Philippe, vous comprendrez bien pourquoi, alors qu'il souhaitait accomplir précisément ce qu'avait voulu réaliser Savonarole, il s'y prit d'une

³¹ [1 Co 3, 18.]

manière si différente, non simplement par principe, mais instinctivement. Ici, comme ailleurs, le chemin le plus lent était le plus sûr, et le chemin le plus discret était le plus efficace ; et il aurait préféré ne pas du tout entreprendre cette œuvre, plutôt que de sacrifier son humilité et sa modestie afin de l'accomplir. En conséquence, celui dont la mission allait être auprès des papes, des cardinaux et des nobles, auprès des philosophes, des écrivains et des artistes, commença par enseigner les pauvres qui se trouvent aux portes des églises de Rome. Ce fut là son occupation pendant des années ; il y ajouta bientôt une autre tâche du même genre. Il avait l'habitude de fréquenter les places publiques, les boutiques, les entrepôts, les écoles et les comptoirs, « parlant à toutes sortes de personnes, d'une manière très engageante, des choses spirituelles, et disant : "Eh bien, mes frères, quand est-ce que nous allons commencer à servir Dieu, et à faire le bien ?" ». Et il commença à faire quelques conversions retentissantes.

Rome se trouvait à cette époque dans un état très différent de celui que la ville avait connu lorsque Savonarole avait fulminé contre elle. Un jugement très sévère l'avait frappée quelques années avant l'arrivée de Philippe, et ce jugement avait atteint miséricordieusement la ville choisie par Dieu. Les Allemands et les Espagnols l'avaient assiégée, l'avaient prise et l'avaient mise à sac, perpétrant des excès et des outrages si horribles qu'on estime qu'elle avait moins souffert entre les mains des Goths et des Huns que de la part de troupes qui se disaient chrétiennes. Sa splendeur extérieure n'a jamais été rétablie jusqu'à ce jour ; ses églises furent spoliées et mutilées ; ses couvents furent pillés ; les pires outrages furent commis contre ses cardinaux, ses évêques, ses moines et ses moniales, et beaucoup furent tués ; et des sacrilèges innombrables furent commis. On pensait que tout cela avait été l'accomplissement des prédictions de Savonarole ; mais, au milieu de ces misères, la grâce de Dieu parla, et la population coupable fut touchée. D'abord saint Gaétan, qui avait lui-même été torturé par la soldatesque grossière, avait déjà commencé à appeler à la prière et à la repentance ; saint Ignace le suivit, en prêchant. Puis vint saint Philippe, mais à sa propre manière, discrète comme « le murmure d'une brise légère », « ses paroles tombant comme la rosée, comme les ondées sur l'herbe verdoyante, comme les averses sur le gazon »³².

Il commença, comme je l'ai dit, par les pauvres ; puis il alla parmi les employés des boutiques, les magasiniers, les employés de banque, et les flâneurs des places publiques. Encouragé par ces succès, il s'adressa à d'autres classes d'hommes, non seulement aux insouciantes, mais aux débauchés, et il les gagna eux aussi à Dieu. Sa charité lui fit connaître diverses situations éprouvantes ; mais lorsque sa vertu était mise à l'épreuve, son zèle et son dévouement lui permettaient de triompher. Pendant tout ce temps, il visitait les hôpitaux, et répondait aux besoins, tant corporels que spirituels, des malades.

Telle avait été sa vie, dans une certaine mesure, avant qu'il ne quittât sa retraite dans les basiliques et les cimetières ; elle dura dix ans au total. A la fin de cette période, il rejoignit une petite communauté de personnes pieuses, au nombre de quinze, « simples et pauvres », nous dit-on, « mais remplies d'esprit et de piété », et « s'enflammant mutuellement, par la parole et par l'exemple, du désir de la perfection chrétienne ». Philippe, bien qu'il fût encore laïc, prêcha : et, parce qu'il faisait une chose inhabituelle, des jeunes gens dissolus vinrent se moquer de lui ; mais il était dangereux pour de tels hommes de s'approcher de lui ; un jour, il en convertit trente par un seul sermon. Lui et ses compagnons se donnèrent pour tâche de s'occuper des pèlerins, et des malades qui avaient quitté l'hôpital, convalescents mais non encore guéris. Ainsi son œuvre prit peu à peu de l'extension ; en effet, ces pèlerins et ces malades venaient de tous les pays, et beaucoup d'entre eux étaient des juifs ou des hérétiques, qu'il fit rentrer dans le bercail de l'Eglise.

³² [1 R 19, 12 et Dt 32, 2 (« Cantique de Moïse »).]

7. Il avait passé déjà quinze ans à Rome lorsqu'il fut ordonné ; et puis enfin, ayant reçu la faculté de confesser, il commença, à l'âge de trente-cinq ans, sa véritable mission – ce long ministère qui, s'étalant sur trois fois quinze ans, presque jusqu'à l'heure de sa mort, lui a valu le titre d'« apôtre de Rome ».

Vous savez, mes frères, ce qu'on entend habituellement par l'« apôtre d'un pays ». Il s'agit de quelqu'un qui convertit ses habitants païens à la foi chrétienne, comme saint Augustin en Angleterre ; par conséquent, sa fonction propre est de baptiser. Ainsi lisez-vous que saint Augustin, saint Patrick, saint Boniface ou saint François baptisaient les convertis par centaines ou par milliers. Tel était le ministère que saint Philippe souhaitait exercer en Inde ; mais c'était son zèle et sa charité qui l'y poussaient, et non une mûre réflexion, car les conflits violents, les soucis pastoraux et l'aspect très public de ces hautes obligations ne convenaient pas à sa nature ; il fut donc retenu dans son pays en vue d'une œuvre différente. Il fut retenu chez lui, au cœur même de la chrétienté, non pas pour évangéliser, mais pour regagner à la foi ; et son instrument de conversion était non le baptême, mais la pénitence. Le confessionnal était le siège et le sceau de son apostolat personnel. Ainsi, de même que saint François Xavier baptisa des convertis par dizaines de milliers, Philippe, chaque jour et presque à chaque heure, pendant quarante-cinq ans, rétablit, enseigna, encouragea, et guida des pénitents sur la voie étroite du salut.

On nous dit dans sa *Vie* qu'« il abandonna toute autre charge, et se consacra à entendre les confessions ». Ne se contentant pas du jour, il y passait aussi une partie considérable de la nuit. Avant l'aube, il avait généralement confessé bon nombre de personnes. Lorsqu'il se retirait dans sa chambre, il continuait à confesser tous ceux qui venaient ; même en train de prier, ou de manger, il s'arrêtait tout de suite, et répondait à la demande. Lorsque l'église était ouverte à la levée du jour, il descendait au confessionnal et y restait jusqu'à midi, heure à laquelle il disait la messe. Lorsque aucun pénitent ne se présentait, il restait près de son confessionnal ; il ne manqua jamais d'entendre des confessions pour cause de maladie. « Le jour de sa mort, il commença à confesser très tôt le matin » ; après la messe, « il retourna encore au confessionnal » ; l'après-midi et « pendant le reste du jour jusqu'à l'heure du souper », il entendit les confessions. Après le souper, « il confessa ceux des pères qui devaient dire les premières messes le lendemain matin », quand lui-même ne serait plus sur terre. Ce fut ce ministère extraordinairement persévérant dans une tâche si éprouvante, si fatigante, pendant quarante-cinq ans, qui lui permit d'être le nouvel apôtre de la Ville Sainte. Ce fut ainsi, comme le dit la leçon de son office, qu'il « enfanta d'innombrables enfants au Christ ». Sans cesse, il souffrait de leurs misères, combattait leurs péchés et enfantait leurs bonnes résolutions, année après année, quels que fussent leur état de vie, leur vocation, leurs moyens, s'il avait une chance de les conduire ainsi sains et saufs au ciel, avec une patience surhumaine, héroïque, dont nous voyons si peu de traces chez le prédicateur enflammé de Florence.

Savonarole, malgré sa sainteté personnelle, malgré ses protestations contre une sainteté purement extérieure chez les catholiques, entreprit après tout une réforme extérieure ; il brûla des luths et des guitares, des miroirs et des masques, des livres et des tableaux, sur la place publique : mais Philippe supportait toute extravagance extérieure chez ceux auxquels il s'adressait, dans la mesure où elle n'était pas directement source de péché, sachant bien que, une fois le cœur mis sur le droit chemin, le comportement approprié suivrait. Vous vous rappelez comment un jeune homme vint un jour à ses Exercices, habillé d'« une manière singulière et fantaisiste », et comment Philippe se contenta de le fixer des yeux, tout en poursuivant les sermons et les dévotions de l'Oratoire, et comment, à la fin de tout cela, le pauvre pécheur était devenu un tout autre homme ; sa nature fut tout d'un coup transformée, et il devint l'un des pénitents les plus fervents du saint. Un riche ecclésiastique vint le voir vêtu de couleurs vives, comme un laïc : Philippe lui parla pendant quinze jours, sans dire un

mot de son habillement. Au bout de ce temps l'homme quitta de lui-même cet accoutrement, et fit une confession générale. Son biographe note : « Il était tout à fait opposé à toute contrainte et à toute interdiction brusquement formulée de porter de beaux habits, des colliers, des épées, et autres choses pareilles, disant que, si seulement un peu de dévotion pouvait pénétrer dans leur cœur, on pouvait les laisser s'en défaire d'eux-mêmes. » S'il en parlait, c'était avec bonne humeur et de manière plaisante. Vous vous rappelez qu'il dit à une dame, qui demandait si c'était un péché de porter des mules avec des talons très hauts, selon la mode exagérée de l'époque : « Prenez garde qu'elles ne vous fassent trébucher. » Et à un jeune homme, qui portait un de ces grands jabots raides et plissés que nous voyons sur des tableaux : « Je vous serrerais bien plus fort dans mes bras, si votre collerette ne me blessait pas. »

Savonarole est associé dans nos esprits à la chaire plutôt qu'au confessionnal : sa véhémence en convertit beaucoup, mais en effraya ou en irrita un plus grand nombre encore. Les conséquences retombèrent sur lui et ses pénitents. Certains de ses artistes convertis furent assassinés, d'autres durent s'exiler, d'autres abandonnèrent complètement leur métier par dégoût ou désespoir. Philippe n'avait aucune vocation, et peu de goût, pour la chaire ; il se méfiait de ce que le monde appelle l'éloquence, et il mortifiait ses disciples lorsqu'ils y aspiraient. Il interrompit l'un d'entre eux et le fit descendre ; il obligea un autre à prêcher ses sermons six fois de suite, car il pérorait plutôt qu'il ne prêchait. Et « il ne supportait pas les reproches sévères », dit son biographe, « ni tout ce qui ressemblait à de la dureté. Il inclinait les hommes vers le service de Dieu avec une telle habileté, et avec un art si saint et si efficace, que ceux qui le voyaient s'écriaient avec étonnement : "Le Père Philippe attire les âmes comme un aimant attire le fer". Il s'adaptait si bien au caractère de chacun qu'il devint, selon les mots de l'apôtre, "tout à tous, afin de les gagner tous"³³ ». Et son amour pour tous les hommes pris individuellement était si tendre et si ardent que, même dans son extrême vieillesse, il souhaitait vivement souffrir pour leurs péchés ; et « à cette fin il s'infligeait des pénitences sévères, il estimait que leurs mauvaises actions étaient les siennes et les pleurait comme telles ». Je n'ai lu nulle part que Savonarole ait agi ainsi envers le pape Alexandre VI, qu'il dénonçait si violemment.

Il n'est pas surprenant qu'avec cette tendresse, avec cette prudence, et avec le zèle et la charité auxquels toutes deux étaient subordonnées, son influence ait augmenté d'année en année, au point de gagner dans le cœur du peuple romain une place qu'il n'a jamais perdue. Il y a des personnes qui accomplissent d'emblée leurs plus grandes œuvres ; il en y a d'autres qui, se distinguant à peine d'abord de toute une classe d'hommes apparemment semblables, les dépassent à la longue, et accomplissent des œuvres de plus en plus admirables à mesure qu'ils vieillissent. Philippe atteignit l'âge de trente-cinq ans avant d'être ordonné ; quarante, avant de commencer ses exercices dans sa chambre ; cinquante, avant d'avoir une église ; soixante, avant de rassembler ses disciples en congrégation ; presque soixante-dix, avant d'en prendre la tête. De même que le renom de la Sainte Vierge, par une croissance majestueuse, s'est développé et étendu dans toute l'Église, « s'enracinant chez un peuple honorable, et demeurant dans la Ville Sainte », de même l'influence de Philippe était, après tant d'années, éminente dans ce lieu où il avait vécu si longtemps comme un étranger obscur et méprisé. En effet, des regards perspicaces et de saintes sympathies avaient distingué « Philippe Neri, comme un saint vivant dans des grottes » alors qu'il était encore un jeune homme ; mais il fallut un demi-siècle pour que cette vérité pénètre l'intelligence de l'ensemble des hommes. À la fin, il était impossible de s'y méprendre. Les visiteurs de Rome discernaient la présence de quelqu'un qui était plus grand que le Pape et les cardinaux, aussi saints, vénérables et vigilants que fussent ceux qui dirigeaient alors l'Église. « Parmi toutes les choses

³³ [Cf. 1 Co 9, 22]

merveilleuses que j'ai vues à Rome », dit l'un d'entre eux, qui écrivait alors que Philippe avait dépassé la cinquantaine, « j'ai pris le plus grand plaisir à contempler la multitude des personnes dévotes et spirituelles qui fréquentaient l'Oratoire. Parmi les monuments de l'antiquité, les palais grandioses et les cours de tant d'illustres seigneurs, il m'est apparu que la gloire de ce modèle brillait d'une lumière qui les dépassait tous. » Dix ans plus tard, un autre visiteur écrit : « Je vais à l'Oratoire, où l'on prononce chaque jour de si beaux sermons sur l'évangile, ou sur les vertus et les vices, sur l'histoire de l'Église ou sur la vie des saints. Des personnes distinguées vont les entendre, des évêques, des prélats, et bien d'autres encore. Ceux qui les prononcent sont des clercs, et mènent une vie tout à fait exemplaire. Leur supérieur est un certain Révérend Père Philippe, un vieillard de soixante ans qui est, disent-ils, un oracle, non seulement à Rome, mais dans les régions les plus reculées d'Italie, de France et d'Espagne, si bien que beaucoup viennent chercher conseil auprès de lui ; en vérité, c'est un autre Thomas à Kempis, un autre Tauler. »

Mais il fallait vivre à Rome pour comprendre quelle était vraiment son influence. Rien n'était trop élevé pour lui, ni trop humble. Il enseignait à de pauvres mendiants l'art de l'oraison mentale ; il emmenait jouer des gamins ; il protégeait des orphelins ; il fit office de maître des novices pour les enfants de saint Dominique. Pour des artisans, des mécaniciens, des employés de banque, des marchands, des orfèvres, des artistes, des hommes de science, il était à la fois un maître et un directeur de conscience. Il fut consulté par des moines, des chanoines, des juristes, des médecins, des courtisans ; des dames de la plus haute société, des bagnards allant à l'échafaud, furent à leur tour l'objet de sa sollicitude et de ses prières. Des cardinaux fréquentaient sa chambre, et des papes firent appel à son aide miraculeuse en cas de maladie et à son ministère au moment de leur mort. C'était sa mission de sauver les hommes, non pas du monde, mais dans le monde. Afin de briser l'arrogance du rang et l'exigence tatillonne de la mode, il imposait à ses pénitents des mortifications publiques ; pour tenir les jeunes à l'écart des théâtres, il créa un Oratoire de musique sacrée ; afin d'éloigner les insouciantes du Carnaval et de ses excès, il organisa des pèlerinages aux sept basiliques. Pour ceux qui aimaient la lecture, il substitua, aux récits de chevalerie ou aux romans pernicious alors à la mode, les vraies aventures et la poésie céleste des Vies des Saints. Il chargea un de ses disciples de rédiger des ouvrages d'histoire, afin de combattre les hérétiques de ce temps ; un autre de traiter des Notes de l'Église ; un troisième, d'entreprendre l'étude des martyrs et de l'Église primitive ; en effet, alors que dans les sermons et les dévotions de l'Oratoire il prônait la simplicité des premiers moines, il souhaitait à ses enfants, individuellement et en privé, de cultiver au maximum leurs dons. Lui-même était cependant, après tout et en tout, leur vrai modèle – l'humble prêtre, à qui répugnait toute forme de dignité, de fonction ou de charge officielle, et qui passait la plus grande partie du jour et de la nuit en prière, dans sa chambre ou sur la terrasse de la maison.

Lorsqu'il mourut, un flot ininterrompu de personnes, selon son biographe, vint voir son corps pendant les deux jours qu'il resta dans l'église, embrassant sa bière, le touchant avec leurs chapelets ou leurs bagues, ou emportant des fragments de ses cheveux, ou les fleurs qui le recouvraient. Dans la foule, on entendit des personnes de tout rang et de toute condition se lamenter, et faire l'éloge de celui qui était si humble, et pourtant si grand ; qui avait été comblé de dons si divers, et avait été le disciple de tant de saints maîtres ; qui possédait la largeur de vues de saint Dominique, la poésie de saint Benoît, la sagesse de saint Ignace, le tout informé par une grâce, une simplicité et une tendresse engageante qui lui étaient propres.

Ô puissions-nous, ses enfants de cet Oratoire, – je ne dis pas individuellement, mais collectivement, je ne dis pas au cours d'une seule génération, mais pendant tout le temps qu'il sera accordé à notre ordre de poursuivre ici son action – puissions-nous accomplir une œuvre comparable à la sienne ! Du moins pouvons-nous le prendre comme modèle, quelle que soit la mesure de nos forces et de notre succès. Et, certes, c'est une consolation que de pouvoir

plaider notre cause en disant que nous avons entrepris son œuvre de la manière la plus apte à nous attirer sa bénédiction, puisqu'elle est la plus proche de la sienne. Nous n'avons pas choisi pour nous-mêmes un lieu d'activité où nous puissions faire grand bruit, mais nous avons accepté volontiers pour notre ministère ce lieu modeste que nos supérieurs ont choisi pour nous. Le désir de nos cœurs et notre devoir se sont rejoints ici. Nous nous sommes délibérément établis dans un quartier très peuplé, peu connu du beau monde, et nous avons commencé, comme le fit saint Philippe, en nous mettant au service surtout des pauvres et des humbles³⁴. Nous sommes allés là où nous n'avions à attendre de la société aucune récompense pour nos actes ni, de la part des esprits subtils et savants, aucune admiration pour nos paroles. Nous avons décidé, grâce à la miséricorde de Dieu, de ne pas jouir des éloges et de la popularité que le monde peut accorder mais, selon le propre précepte de notre Père, d'« aimer être inconnus ».

Que cet esprit nous dirige de plus en plus ! Pour ma part, mes chers pères de l'Oratoire, si vous me demandiez, et si j'étais capable, d'obtenir pour vous quelque faveur de saint Philippe qui puisse vous distinguer, vous et vos successeurs dans les générations à venir, je n'oserais pas implorer pour vous la persécution, comme des hommes saints l'ont parfois implorée ; car l'œuvre de l'Oratoire est une œuvre paisible, qui veut paix et sécurité pour bien s'accomplir. Je ne demanderais pas non plus pour vous la calomnie et le reproche, car être calomnié c'est faire parler de soi, et pour certains esprits la notoriété est en soi une source de gratification et un piège. Mais j'implorerais pour vous ce privilège, que le monde ne puisse jamais vous connaître suffisamment pour faire votre éloge ou vous critiquer, que vous puissiez faire beaucoup de rude travail pendant votre vie, accomplir beaucoup de tâches utiles, réaliser bon nombre d'objectifs religieux, envoyer beaucoup d'âmes au ciel, et surprendre les hommes par la quantité de travail que vous aurez accompli, lorsque par hasard ils s'approcheront suffisamment de vous pour s'en apercevoir ; je prierais pour que vous soyez ignorés du monde, que vous soyez inconnus en dehors de votre lieu de vie immédiat, que vous travailliez pour Dieu seul avec un cœur pur et un regard attentif, sans être distraits par les éloges des hommes, que vous fassiez de Dieu votre unique espérance et de son ciel éternel votre seul but, et que vous trouviez votre récompense non pas en partie ici-bas, mais totalement et entièrement dans le monde à venir.

Bénis serons-nous, vous et moi, mes chers pères, si nous apprenons à vivre dès maintenant en présence des saints et des anges, qui doivent être nos compagnons éternels dans le monde à venir. Bénis sommes-nous, si nous nous entretenons quotidiennement avec Jésus, Marie et Joseph, – avec les apôtres, les martyrs, et les Pères de l'Église des premiers siècles – avec Sébastien, Laurent et Cécile, – avec Athanase, Ambroise et Augustin, – avec Philippe, dont nous sommes les enfants, – avec nos anges gardiens et nos saints patrons, insoucieux de ce que les hommes pensent de nous, de sorte que leur mépris à notre égard n'entraîne aucune blessure pour notre communauté, et que leur méconnaissance de nous ne constitue aucun obstacle à leur propre conversion.

(Traduction de Keith Beaumont)

³⁴ [L'Oratoire était installé à ce moment-là dans l'un des quartiers les plus misérables de Birmingham, près du centre ville.]